

Quas un four avant une heure ; le ciel est noir comme la fenêtre du diable.

Et Colar entraîna Léon Rolland, dont la perte était résolue.

XLIII

ROCAMBOLE

Léon Rolland suivait donc Colar sans défiance et tout entier à ses pensées.

Il allait donc peut-être revoir Cerise.

Mais où et dans quelles terribles circonstances ?

Les poings de l'ouvrier se fermaient avec colère, et il éprouvait comme une sorte de folie curieuse en songeant que peut-être Cerise n'était plus digne de son amour.

Colar le fit monter dans un fiacre qui stationnait sur le boulevard à la hauteur de la rue Mazagran, fiacre attelé de deux chevaux plus vigoureux que ne sont d'ordinaire deux des voitures de place, et que Cerise aurait reconnu sans doute ce grand fiacre jaune qui l'avait enlevée de la rue Serpente et transportée à Bougival.

— Cocher, dit Colar, tu vas nous conduire à Bougival en une heure et demie. On payera bien.

Et Léon était monté avec lui ; Colar referma la portière, et le fiacre jaune partit au grand trot tout le long du boulevard ; puis il monta l'avenue de Champs-Élysées ; le rond-point de la barrière de l'Étoile une fois atteint, il fit comme une flèche entre Neuilly et le bois, alla au train de prince en montant la côte de Courbevoie, et traversa Nanterre sans s'arrêter.

Certes, Léon Rolland aurait dû s'apercevoir de cette célérité inusitée et remarquer que Colar était devenu bien silencieux ; mais il était tout entier à ses préoccupations, et il se croyait déjà face à face avec cet homme inconnu et abhorré à la fois qui lui avait ravi Cerise.

Cependant, un esprit moins crédule et plus perspicace aurait rapproché plusieurs circonstances les unes des autres, et il se serait, par conséquent, tenu sur ses gardes au lieu de s'abandonner aveuglément à Colar.

Ainsi tout autre que Léon se fût souvenu du récit de Baccarat, récit d'après lequel, si Cerise avait réellement été enlevée, elle aurait dû l'être par M. de Beaupréau, par conséquent par un vieillard, et non un jeune homme, ainsi que l'avait dit Colar.

En second lieu, comment admettre que Cerise tombée dans un piège, Cerise qui la veille aimait son fiancé, avait si philosophiquement pris son parti et s'était consolée à ce point de souffrir aux paroles de son ravisseur, en tête-à-tête avec lui, dans une voiture fermée ?

Mais l'honnête ouvrier ne fit aucune de ces réflexions ; il ne songea qu'à une chose : arriver, trouver Cerise, l'arracher aux mains de qui elle était tombée.

Cependant il fit cette observation :

— Voici qu'il est nuit... Comment ferons-nous ?

— La nuit, répondit Colar, on y voit moins que le jour, c'est vrai ; mais on a les rit plus ouvert, on devine... D'ailleurs, en y allant le soir, j'ai mon idée.

— Ah ! fit Léon, quelle est-elle ?

— Il y a un cabaret, à Bougival, sur la chaussée, de l'autre côté de la machine en allant à Port-Marly ; il y a un cabaret, dis-je, où vont les domestiques des châteaux voisins, avec quelques paysans des environs. Nous entendrons peut-être jaser, nous saurons bien des choses même sans avoir fait une question.

— Bien, très bien, murmura Léon ; est-ce loin encore ?

— Non, nous voici hors de Rueil ; il nous faut dix ou quinze minutes encore...

Le fiacre jaune continua de rouler, et Colar retomba dans son mutisme, laissant son compagnon livré à une anxiété

révérée. Enfin on atteignit la chaussée, sur le pavé de laquelle le fiacre roula avec fracas ; puis, à quelque distance de la célèbre machine de Marly, sur un signe de Colar, le cocher arrêta net ses chevaux.

— On n'arrive pas en voiture au cabaret, dit Colar à Léon.

Ils descendirent. Léon prit le bras de son guide, et le fiacre tourna et repartit.

Si l'ébéniste eût été moins préoccupé, il aurait remarqué encore que la course du fiacre n'était point payée et que le cocher ne le réclamait point.

Le cabaret indiqué par Colar était une maison isolée, la dernière du pays, bâtie au bord de l'eau, à cent mètres en aval de la machine.

Rien de chétif et de sinistre à la fois comme son aspect extérieur ; bâtie en pisé, en vieux matériaux provenant de démolitions, elle était couverte d'une couche de peinture rougeâtre, sur le fond de laquelle se détachait en blanc, au-dessus de la porte, l'inscription suivante :

*Au cabaret vous des Usuriers de la garde, on sert à boire et à manger  
Tenu par le diable.*

— On se demandait tout de suite quel était ce débardeur.

Le débardeur était une femme, une vieille grondeuse et acariâtre, à moitié homme, ayant une grosse voix enrouée, portant des sabots et un manteau de caoucheouc en tout temps.

Elle était seule avec un bambin de douze ans, malicieux et insolent, déjà corrompu, et qu'on surnommait Rocambole.

Rocambole était un enfant trouvé ; un soir, il était entré dans le cabaret, s'était fait servir à boire et à manger, puis avait voulu s'en aller sans payer. La vieille l'avait pris au collet, une lutte s'était engagée, et, s'armant d'un couteau, Rocambole allait tuer la cabaretière sans plus de façon, lorsqu'il se ravisa :

— La mère, dit-il, tu vois que je suis une pratique fini et que je pourrais te refroidir et emporter ton magot. D'ici à demain personne n'en saurait rien. Mais tu n'as peut-être pas vingt francs dans ton comptoir, et je préfère m'associer avec toi.

Et comme la vieille, toute tremblante encore, regardait avec stupeur cet effronté, il poursuivit avec un grand calme :

— J'ai déjà eu des affaires avec la roue, la correctionnelle m'a pincé. Tel que tu me vois je sors de la colonie pénitentiaire, ou plutôt j'ai filé... Ça m'est égal d'être repincé, vu que je n'ai pas le sou ; mais tu ferais une bonne affaire de me prendre. Tu es seule et tu es vieille ; quoique voleuse, tu ne vaudras pas cher à l'ouvrage, et je te donnerais un bon coup de main, moi.

Ce langage, d'une cynique franchise, plut à la cabaretière ; elle adopta Rocambole, qui devint un associé réellement fidèle et l'appela *maman* avec une sorte de tendresse égrillardes.

En l'absence de la vieille, et elle s'absentait souvent, sans que, dans le pays, on eût jamais su où elle allait. Rocambole tenait le débit de boissons, allumait la pratique en trinquant avec elle, et se laissait aller à la fouiller et à la dévaliser quand cette dernière roulait ivre-morte sous la table.

Or, la cabaretière n'était autre que la veuve Fipart, la maîtresse du saltimbanque Nicol ; l'horrible vieille à qui Colar avait confié Cerise dans la maisonnette du vallon.

Lorsque Colar et Léon Rolland arrivèrent, le cabaret était désert, du moins la salle principale, celle où l'on voyait des bancs entourant des tables carrées couvertes d'une toile cirée graisseuse, un comptoir d'étain surchargé de pots, une sorte d'étagère au-dessus du comptoir, où l'on voyait rangées en ordre symétrique bon nombre de bouteilles entamées et portant diverses étiquettes telle que : *parfait amour*, *crème des amants heureux*, *ratatin des Indes*, *élixir de la Chartreuse verte* (sic), et quelques autres dénominations non moins pompeuses.

Au comptoir trônait Rocambole, qui lisait une pièce de comédie, tandis que la veuve Fipart sommeillait sur une chaise, au coin du feu.

Une chandelle, placée dans un chandelier de fer battu, éclairait à elle seule ce bauge aux murs noircis, sur lesquels se dé-